1re Année. — N° 4. Quinze centimes le numéro. Le 28 Juillet 1864.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France	10 fr.	6 fr.
Etranger	12	7
Outre-Mer	14	8

On s'abonne au bureau du journal ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.

On s'abonne également chez M. LEDOYEN et chez tous les autres libraires.

L'abonnement part du 1er de chaque mois.

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 2 fr. la ligne.

BUREAUX : Rue de l'Abbaye-Montmartre, 6. — Vente au numéro, chez LEDOYEN, libraire, Palais-Royal, 31, galerie d'Orléans

AVIS ESSENTIEL A NOS ABONNÉS

*L'administration de l'*Avenir *ne reconnaît comme valables que les abonnements inscrits sur ses registres à souche; nous prions donc nos abonnés de réclamer leurs quittances qui toutes, sans exception, doivent être signées par le directeur-gérant.*

L'administration ne se charge d'aucun envoi de livres; s'adresser pour cela à M. Ledoyen, libraire, au Palais-Royal, galerie d'Orléans, 31.

Paris, le 28 juillet

ESSAI
SUR L'IMMORTALITÉ DE L'AME

I

« Une foule de questions se présente sans cesse à mon esprit : Qu'éprouve l'âme au moment de la mort? Se sent-elle en présence de Dieu, ou tombe-t-elle dans une sorte de léthargie jusqu'à l'heure de la résurrection? Souffre-t-elle au moment où elle quitte brusquement le corps et le monde extérieur? Regrette-t-elle ceux qu'elle a aimés et qui pleurent? Sait-elle ce qu'ils font dans ce monde, ou bien tous les liens avec elle, ici-bas, sont-ils rompus? N'aimons-nous, là-haut, que le Seigneur, et sommes-nous entièrement absorbés dans un sentiment d'adoration qui exclut tout autre sentiment, et nous rend étrangers à ce qui se passe dans le monde que nous avons quitté ?

» Voilà ce que je demande à ce que je pleure et dont l'image est toujours vivante en moi ; mais je n'obtiens point de réponse. Je sais bien que si Dieu avait trouvé bon de satisfaire ce désir si naturel du cœur, il nous aurait révélé ce que devient l'âme après la mort, et aurait éclairé le sombre mystère de la vie future; mais cette persuasion ne me tranquillise pas, et si je crois que la *connaissance* de cet avenir *doit* nous rester cachée, j'aurais toutefois un inexprimable désir d'en avoir le pressentiment. Si ce désir vous paraît coupable, dites-le moi franchement ; s'il provient d'un manque de foi, Dieu veuille fortifier ma foi, pour que je n'aie plus à me préoccuper de ces questions...

» J'aurais un grand plaisir sans doute à vous voir encore vous-même, ici-bas, et à vous exprimer de bouche, après quarante ans, mon respect filial. Dieu veuille m'accorder cette joie... ! »

C'est ainsi que s'exprimait, dans une lettre adressée à M. de Schubert, la princesse Hélène de Mecklembourg, duchesse d'Orléans, après la mort de son mari.

Il est peu de personnes qui n'aient eu, dans le cours de leur existence, l'occasion de dire, ou tout au moins de penser, ce que la lettre de l'éminente princesse exprime en termes si touchants. Il est clair que ce besoin du cœur réclamait depuis longtemps une satisfaction ; et que tous les êtres sensibles de l'humanité souffraient doublement, et de la perte de leurs amis les plus chers, et de l'ignorance de leurs destinées ultra-terrestres. La religion, elle-même, laissait insondable ce redoutable problème. Bien plus, les théories répressives, l'enfer de bitume et de soufre en perpétuelle ébullition, que proclamaient la plupart des cultes chrétiens, venaient compliquer cette ténébreuse question et l'aggraver pour ainsi dire. Penser que des êtres que l'on avait aimés de toutes les forces de son âme, se trouvaient peut-être condamnés à des souffrances éternelles, était une torture morale, qui devait nécessairement conduire les cœurs tendres à se détacher d'un culte barbare et d'un Dieu sanguinaire ! D'où, naturellement, le relâchement des croyances religieuses, au fur et à mesure que l'esprit humain gravissait les pentes escarpées du savoir et de l'intelligence. Mais, osons l'affirmer, plus les hommes s'éloignaient des formes dogmatiques des religions humaines, plus ils s'élevaient par un travail incessant de réformation et de progrès vers le sublime Créateur de toutes choses.

Je le répète, l'incertitude de nos futures destinées a toujours été pour l'humanité une cause d'angoisses et de tortures morales. A travers les âges, quelques êtres privilégiés seuls avaient pu connaître, soit intuitivement, soit par une révélation insolite, ce que devenait l'âme humaine après la mort. Mais les rares initiés à cette vérité supérieure, n'en laissaient rien transpirer au dehors, parce que, selon les prescriptions régulatrices de Jésus-Christ, le grand hiérophante, il ne fallait donner à l'incarnation, que la nourriture spirituelle qu'elle était à même de recevoir, la dose de science et d'initiation qu'elle pouvait porter et comprendre. Ce-

FEUILLETON DE L'AVENIR [1]

JUANITA [2]

NOUVELLE DICTÉE PAR UNE CHAISE

(Suite)

III

Faisons maintenant un rapide énoncé des événements politiques à cette époque, pour mettre le lecteur au courant de la situation.

On était en 1811. Les Français occupaient presque toute l'Espagne; mais les vaincus cherchaient des secours à l'étranger.

l'Angleterre avait prêté son bras à la nation humiliée ; déjà le comte-duc de Beresford, uni à Wellington, avait forcé Masséna d'évacuer le Portugal; de là ils voulaient porter leurs armes en Espagne. Mais, avant de s'avancer dans le pays, il importait de connaître les forces de l'ennemi et l'état des esprits.

Cette mission était difficile; il fallait ne pas inspirer de défiance aux Français et, en même temps, il fallait un nom qui pût attirer la confiance des Espagnols.

(1) Voir les numéros 1, 2 et 3.

(2) Cette nouvelle est empruntée par nous au *Journal des faits merveilleux*, publié en 1854; nous la donnons, afin de mettre nos lecteurs à même de juger des progrès accomplis par le Spiritisme depuis lors.

A. D'A.

Beresford donna cette tâche périlleuse à son fils. Le jeune comte, élevé à Paris, pouvait passer aux yeux des Français pour un compatriote. Sous des dehors légers il cachait une âme capable des plus grandes choses. Le nom de Beresford avait une si grande puissance sur le peuple des montagnes, qu'à sa voix seule ces hardis chasseurs se rangeaient sous la bannière de la liberté (1)

Beresford écrivit au marquis d'Amaïra en même temps qu'il donnait ordre à son fils de se rendre en Espagne; il confiait à son ami le but de son voyage, en le priant d'aider Alfred de sa vieille expérience. Le marquis n'avait pas complétement approuvé les plans de Beresford ; il craignait un échec; il engagea Alfred à renoncer à son entreprise. Le jeune homme, un peu decouragé, résolut de tenir secrètes ses opérations. Le succès les couronna ; il fit parvenir à son père le résultat de sa mission. Celui-ci se dirigea sur Santiago, où les montagnards, commandés par le jeune comte, devaient le rejoindre. Alfred donnait ses ordres quand Antonio le surprit.

Le lendemain on apprit en même temps au château la disparition du Parisien et la révolte des Asturies ; une lettre laissée par Alfred faisait connaître ses dispositions. Il terminait ainsi : « Je demande pardon à Antonio de ne l'avoir pas mis de moitié dans mes expéditions ; sa place est près de vous. Un jour viendra où nous marcherons ensemble à la gloire. Patience et prudence !

« Le Comte ALFRED. »

Les jours s'écoulaient; l'insurrection marchait de succès en succès. Santiago était redevenu espagnol; Joseph avait quitté Madrid ; les rebelles se dirigèrent sur Saragosse. Les frontières étaient dégarnies ; la guerre de Russie enlevait à la France ses meilleurs soldats; l'empereur était trop occupé pour venir au secours de son frère ; l'instant était favorable.

Alfred faisait des prodiges de valeur ; il n'était bruit que des exploits du jeune officier. Les nouvelles qui arrivaient au château faisaient battre bien fort le cœur de Juanita ; elle dépliait en tremblant les gazettes, dont elle faisait la lecture à son père. Chaque fois qu'elle rencontrait le nom de Beresford un léger tremblement dans sa voix trahissait son émotion. Un jour elle lut ces mots : « le comte-duc de Beresford est entré à Valence ; il se dirige vers les Pyrénées ; son fils l'accompagne ; ils traverseront les Asturies et camperont dans les défilés de la Galicie. »

Depuis ce moment, chaque jour elle s'accoudait, rêveuse, à la fenêtre donnant sur la route; elle suivait instinctivement les détours sinueux du chemin, s'attendant, à chaque instant, à voir apparaître les armes des

(1) Le nom de *Beresford* avait complétement échappé à la mémoire des deux personnes qui opéraient, ainsi que le souvenir du rôle historique que ce général a joué dans les événements de cette époque. Voici ce qu'elles lurent dans la *Biographie nouvelle des Contemporains*, par M M. V. Arnauld, etc:

« Le général Beresford s'est trouvé opposé, dans tout le cours de sa vie militaire, aux armes françaises. En Portugal c'est lui qui, par l'organisation des milices, a incorporé, pour ainsi dire, la résistance *dans la masse du peuple*. Devenu généralissime des troupes de ce royaume, il fit la guerre avec des succès divers ; les circonstances si défavorables à la France, et le double fanatisme de la religion et de la patrie le servirent puissamment... etc »

pendant l'histoire nous a conservé la mémoire de tous les grands philosophes qui ont professé l'immortalité de l'âme et ont affirmé ses futures destinées. Malgré l'obscurité des métaphysiques du moyen-âge, malgré la domination des sophistes et des dialecticiens de la même époque, l'école Alexandrine, héritière directe des mystagogues de la haute Égypte, a eu, d'âge en âge, ses procurateurs successifs. Dans son beau livre de la *Pluralité des existences* (1), André Pezzani nous fait suivre la chaîne non interrompue de cette tradition providentielle, et nous montre successivement les hiérophores privilégiés, gardiens et conservateurs de l'arche des révélations et des certitudes.

Donc, qu'est-ce que la mort?

Avant de consulter par l'*Urim*, le Dieu sacré du tabernacle, demandons aux penseurs et aux philosophes ce qu'ils pensent de cette énigme éternelle, que le tombeau, comme le Sphinx antique, offre perpétuellement à leur examen, et qui, comme lui, dévore successivement tous ceux qui passent dans son chemin.

Voici d'abord un écrivain sympathique entre tous, qu'on est sûr de rencontrer au seuil de toute idée généreuse, voici ce que Louis Jourdan pense de la mort :

«..... Je me rappelais les paroles terribles qui retentissaient, il y a peu de jours, sur le cercueil d'un de mes camarades de collége. Ce *Dies iræ*, ce jour de colère, de misère et de calamité dont l'hymne funèbre fait un si effrayant tableau, je n'y crois pas! Ce repos éternel, *Requiem æternam*, que le prêtre invoquait, me semble une impiété!...

» La mort, c'est le seuil d'une vie nouvelle : c'est le repos momentané où, dans les bras de la mère immortelle, de la mère commune, nous renouvelons nos forces épuisées, et où nous nous préparons à de nouvelles luttes...

» Vous avez, comme moi, bien des affections autour de vous, n'est-ce pas? Eh bien! nous tous qui nous aimons si tendrement aujourd'hui, qui sommes unis par les liens de la famille, par ceux de l'amour, par ceux de l'amitié; est-ce que nous ne nous sommes pas aimés dans le passé? Et notre rencontre elle-même, cette sympathie qui m'a entraîné vers vous, croyez-vous qu'elles n'ont pas leurs racines dans le passé?...

» Ce que je sais le mieux, c'est que le souvenir de ma mère domine ici toutes mes impressions; c'est elle qui m'accompagne, c'est à elle que je parle...

» Pour moi, je vous l'avoue, je crois, mais je crois fermement; je crois avec passion, comme on croyait aux époques primitives, que chacune et chacun de nous prépare aujourd'hui sa transformation future, de même que notre existence actuelle est le produit d'existences antérieures...

» Dieu ne fait rien en vain, vous le savez, et tout est admirablement ordonné dans l'univers; chaque effet y a sa cause invisible...

» La vie universelle a ses degrés que nous franchissons laborieusement de génération en génération et à travers des siècles. Vous rappelez-vous cette délicieuse et profonde invocation de notre grand, de notre immortel Balzac :

« Adieu pierre! tu seras fleur! Adieu fleur! tu seras » colombe! Adieu colombe! tu seras femme!... »

C'est tout simplement admirable!...

» Mon ambition?... c'est d'avoir terminé toutes mes étapes sur cette planète et d'aller, avec l'être que j'aime le mieux ici-bas, recommencer de nouvelles existences dans des mondes plus lumineux, moins imparfaits, où toutes les facultés de l'âme et du corps, toutes les puissances d'aimer sont centuplées; où l'art et la poésie ont des proportions inconnues, où Dieu se manifeste plus splendidement. Voilà les paradis vers lesquels mon cœur et ma pensée s'élancent... »

Ces charmants extraits des *Prières de Ludovic* sont d'une piété et d'une mélancolie pleines de charmes. Pour nous que la foi spirite éclaire et qui pénétrons hardiment sur les ailes de nos guides dans les profondeurs de la vie future, nous sommes convaincus que le philosophe, qui a émis de telles pensées, a vu soulever pour lui un coin de ce rideau qui dérobe l'avenir à l'humanité et qu'il a été chargé d'enseigner aux hommes ce qui lui a été permis d'entrevoir. Nous nous plaisons à constater, qu'en aucun temps de sa vie, il n'a failli à sa tâche.

En regard de cette opinion, si consolante de la vie future, à laquelle Louis Jourdan a donné toutes les séductions de son style, nous exposerons dans un prochain numéro celle d'un matérialiste décidé, M. Chevalier, afin que le lecteur soit juge du camp entre le système de l'anéantissement et celui de l'immortalité de notre âme.

ALIS D'AMBEL.

(1) Sous presse, à la librairie académique Didier et Cie.

COMMUNICATIONS MÉDIANIMIQUES

LE DEVOIR

Ne croyez pas qu'il y ait dans l'homme deux existences : l'une citoyenne, l'autre religieuse. Non; sa vie est une, et peut se montrer aussi religieuse dans la politique, dans la littérature, dans l'industrie, dans l'administration, que citoyenne dans l'Église et dans toutes les circonstances qui semblent exclusivement religieuses.

L'homme est un, et l'on ne peut le scinder en deux, à moins de ne pas bien comprendre l'une de ces deux faces. Celui qui sépare l'homme religieux du citoyen, fait le citoyen non religieux, et cependant lorsqu'il remplit ses devoirs de citoyen il pratique la religion, comme il remplit ses devoirs de citoyen en accomplissant ses devoirs religieux. L'homme peut être assidu, exact dans ses devoirs religieux, sans manquer d'un iota à ses devoirs de citoyen et *vice versâ*.

Il est temps que le monde comprenne que la vraie religion ne consiste point dans certains actes extérieurs, pratiqués à certaines heures ou dans certains lieux, mais bien à mêler la religion à toutes les œuvres de son état, et qu'en remplissant ses devoirs d'homme d'état, de jurisconsulte, d'écrivain, d'ouvrier, on accomplit rigoureusement un devoir religieux. La vraie religion est celle qui fait remplir exactement et avec l'aide d'en haut le rôle que Dieu a assigné à chaque homme ici-bas. Celui qui fait abstraction de la religion alors qu'il vaque à ses occupations ne se fait pas une idée exacte de ce qu'elle est, et il sera difficilement un citoyen convaincu de ses propres devoirs et capable de sacrifice pour les accomplir. Il en est de même de celui qui remplit ses devoirs religieux en les séparant de ceux du citoyen, il n'est pas véritablement religieux, car il ne comprend pas le but de la religion sur la terre.

CAVOUR.

(Extrait des *Annales du Spiritisme de Turin.*)

Espagnols; elle tressaillait chaque fois qu'un cheval franchissait la poterne du château. Le soir, elle rêvait de batailles; dans ses songes passait sans cesse l'image du brillant officier; elle le distinguait au milieu de tous par sa bouillante ardeur; elle combattait à ses côtés, essuyant la sueur de son front. Une nuit, elle le vit blessé et renversé de son cheval; elle s'agenouillait près de lui, et sa main froide étreignait la main de Juanita. — S'il mourait! s'écria-t-elle en s'éveillant haletante sous la pression de fer du cauchemar. Cette pensée la suivait partout. L'absence de nouvelles entretenait ce doute affreux; toute communication avec le dehors était rompue; les Français entouraient le manoir et occupaient tout le pays environnant. Antonio avait réuni dans le château tous les gens du marquis, et avait pris les dispositions nécessaires pour résister en cas d'attaque; mais l'ennemi paraissait inoffensif et occupé seulement à rallier ses forces pour aller reprendre Valence.

IV

Cet état de choses durait depuis quelque temps, quand, un soir, on vit arriver au château un vieux paysan qui depuis longtemps servait d'émissaire à l'armée espagnole. Il était parvenu, non sans peine, à franchir le camp français; il était porteur d'une lettre pour le marquis et d'un billet qu'il devait remettre en secret à Antonio.

Voici ce que contenait la lettre :

« Mon cher marquis, une centaine d'hommes déterminés, sous les ordres de mon fils, attendent de vous l'autorisation d'entrer dans le château pour harceler l'ennemi de cette retraite, en attendant que mon armée arrive. Nous comptons sur vous.

» BERESFORD. »

Le billet ne portait que ces mots :

« Suivez le paysan, il vous mènera où votre zèle est nécessaire. Le jour est venu où vous êtes appelé à donner à votre patrie votre part de dévouement.

» BERESFORD. »

Antonio, fidèle à l'avis qu'il recevait, laissa sortir seul le paysan, qui l'attendit à la lisière de la forêt, où il ne tarda pas à se rendre lui-même. Ils marchèrent longtemps en silence; le paysan évitait avec soin les endroits fréquentés; il paraissait connaître les moindres détours de la forêt. Antonio se laissait guider sans s'inquiéter du but. Ils passèrent près des tentes françaises; ils marchaient retenant jusqu'au bruit de leur souffle. Plus d'une fois ils s'arrêtèrent au qui-vive des sentinelles; plus d'une fois le bruissement des feuilles sous leurs pas faillit les trahir. Enfin, après une heure d'anxiété, ils aperçurent la petite troupe d'Alfred qui s'avançait à leur rencontre. Le comte embrassa affectueusement Antonio. — « Te voilà, frère, lui dit-il; l'heure est venue de joindre ton courage au nôtre. Voici les instructions de mon père, ajouta-t-il en lui remettant des papiers. J'ignore ce qu'elles contiennent; je sais seulement que c'est une mission de confiance qu'il n'aurait pas voulu donner à d'autre qu'à toi. — Merci, comte, d'avoir pensé à notre liaison passée, dit Antonio en riant. — Je songerai toujours au bon accueil de votre famille, Antonio, et c'est pour moi une grande joie de la revoir bientôt — Je la laisse sous votre garde, Alfred, dit Antonio en serrant la main du jeune homme; rassurez-la sur mon absence. — Soyez tranquille. Adieu; il faut que dans une heure je sois au château. Marchez jusqu'à la cabane qui termine le bois; là vous lirez vos dépêches et vous trouverez une monture et des armes. »

Les jeunes gens s'éloignèrent chacun de leur côté : Antonio fier de sa mission, Alfred sentant battre son cœur à la pensée de revoir bientôt Juanita. Ils arrivèrent sans obstacle au château, et le lendemain la petite garnison était sous les armes dans la cour de la citadelle, attendant un signal d'Alfred pour surprendre l'ennemi qui croyait le château sans défense. Elle s'était accrue des gens du marquis, soldats malhabiles, il est vrai, mais vigoureux et braves.

Le comte avait retrouvé Juanita plus belle et plus aimante encore. Leurs yeux, à défaut de paroles, avaient exprimé leur bonheur. Mais avant de combattre, Alfred voulut entendre de la bouche de la jeune fille un nouvel aveu d'amour. La pauvre enfant, tremblante à la vue de ces apprêts de guerre, s'était retirée dans sa chambre, priant pour celui qu'elle aimait et demandant à Dieu la force de résister à cette épreuve. Elle essayait de se composer un front serein pour redescendre au salon, quand Alfred entra.

(*La fin au prochain numéro*)



DE L'AME ET DE SON ORIGINE (1)

DE LA PRÉEXISTENCE ET DE L'ABSENCE DE MÉMOIRE CHEZ L'INCARNÉ.

—

MÉDIUM : M. A. DIDIER

Demandés et appelés par vous, messieurs, nous savons que la discussion est ici tolérée. Si notre opinion, si nos idées émises sur les sujets proposés froissent ou étonnent quelques personnes, qu'elles se souviennent que nous pouvons discuter leur opinion personnelle, comme elles veulent bien discuter les nôtres.

L'âme, dit-on, est éternelle et faite à l'image de Dieu; Dieu est éternel, c'est-à-dire qu'il n'a ni commencement ni fin. Une matière créée se transforme, l'âme ne se transforme même pas; *elle est partout la même, plus ou moins obscurcie par la matière, qui l'éprouve et la travaille*, mais elle est éternellement divine. L'âme émane de Dieu, tellement, qu'étant sa volonté inhérente, *elle a été éternelle, sans commencement et sans fin.* Vous voyez donc qu'avec mes idées sur ce point la question de la préexistence est résolue. Cependant l'âme immortelle, cette étincelle sublime, travaille toujours, s'élevant elle-même, élevant les autres, selon son élévation ou son humilité. Nous allons même plus loin : dans les existences d'épreuves terrestres ou infinies, l'âme perd pour ainsi-dire la conscience d'elle-même. Elle sommeille, pour ainsi-dire; elle est dans un état latent, que les surexcitations nerveuses et fluidiques émeuvent par instant, éclairent accidentellement, pour retomber dans cet état d'ignorance ou de savoir terrestre, comme vous voudrez, qui lui font nier son existence même et sa sublime parenté avec Dieu.

Descendez au fond de vous-mêmes, messieurs. Qui êtes-vous? d'où venez-vous? pourquoi partez-vous? Qu'est-ce que votre âme? La vie dans son essence la plus tenue et la plus délicate, ou cette flamme à laquelle les peuples ont cru, que les prêtres ont enseignée, que les philosophes ont discutée, que les sages terrestres ont niée. Or, vous m'avouerez que lorsque l'on n'est pas plus avancé sur soi-même, on n'existe qu'à moitié, et les réponses que vous vous faites à vous-mêmes sont vagues, faibles, incertaines, comme celles de l'homme dans le demi-sommeil. Or, la logique la plus rigoureuse, la plus abstraite, doit faire avouer à l'homme qu'il n'existe qu'à moitié, puisqu'il n'a pas la parfaite et définitive conscience de lui-même.

Or, messieurs, comment voulez-vous que l'homme, cet être dualiste dont l'organisation matérielle engourdit momentanément les facultés de la connaissance de la vie présente, comment voulez-vous, dis-je, que l'âme franchisse les bornes de cette vie pour retrouver les existences passées? L'homme, étant borné dans son imagination, dans ses aspirations, dans ses volontés, est également borné quant au souvenir de ses existences antérieures, et c'est là, messieurs, que nous arrivons au pourquoi forcé des facultés innées.

Les facultés innées ne sont pas des souvenirs, attendu que l'être privilégié qui dépasse l'étude et l'expérience d'un art ou d'une science quelconque n'en a aucunement la conscience. Ce que l'esprit a pu acquérir dans une existence antérieure ne se perd pas dans l'autre, selon son degré de supériorité; si sa condition est inférieure, ses facultés sont plus obscurcies par la matière, comme une flamme devant laquelle on mettrait la main, mais nullement éteintes ni anéanties. Ainsi, par exemple, un jeune enfant fait des vers charmants, la pensée et le style sont en harmonie; ce n'est pas toujours une raison pour que cet enfant ait été poëte dans une existence précédente; c'est tout simplement le dépassement de ses facultés inspirées au contact et à la vue de la nature; de même pour un peintre dont les croquis enfantins révèlent déjà la virilité de l'indication et l'ingéniosité de la composition. Vous me direz alors : « Vous niez donc les facultés innées comme souvenirs des facultés de l'existence antérieure? » Non, nullement. Mais nous croyons les facultés humaines assez infinies, assez développées pour que l'âme agisse sous l'influence de toutes ces inspirations, soit comme souvenir, soit comme inspiration présente. En somme, la vraie raison du non-souvenir de l'existence antérieure, ce sont les bornes mêmes, fatales et forcées, de notre organisation terrestre; ce sont les immenses et anti-naturelles conséquences qu'occasionneraient ces souvenirs et les perturbations de l'ordre social. Inutile de vous dire ici toutes les conséquences d'un tel système : l'humanité, messieurs, pardon de ma franchise, n'est même pas assez forte pour soutenir de sang-froid *les résultats terribles du système des réincarnations*. Qu'elle reste dans les limites des révélations, et qu'elle comprenne que tout est pondération et harmonie dans la nature, double sceau de la divinité.

Celui qui fut : LAMENNAIS.

(1) Nous déclarons, une fois pour toutes, que nous n'acceptons que sous toutes réserves les théories d'outre-tombe. Quant à la question traitée sous un point de vue par l'éminent Esprit de Lamennais, elle a été également traitée par d'autres Esprits à des points de vue différents. Nous donnerons ces diverses communications pour l'instruction de chacun.

A. d'A.

CAUSERIE SPIRITE

La *Vérité* de Lyon, qui a su se faire une place si honorable dans la presse spirite, publie, depuis plusieurs mois, une série d'articles fort remarquables sous ce titre original : A, B, C, *ou la logique dans le spiritisme.* C'est un dialogue à trois personnages, dans le genre de ceux qu'affectionnaient les grands philosophes du dix huitième siècle, Voltaire, Diderot, Fontenelle, etc. Les trois interlocuteurs sont un philosophe matérialiste, un religieux catholique et un fervent spirite, qui, à tour de rôle, émettent les opinions qui leur paraissent justes.

J'ai suivi avec le plus vif intérêt cette série d'articles que j'ai trouvés parfaitement écrits et solidement pensés. Jusqu'au numéro du 12 juin dernier, je n'ai que des éloges à donner. Je ne dirai pas : tout est *orthodoxe*, parce que ce mot doit être banni du Spiritisme, mais tout est conforme à la raison et aux enseignements généraux. Il y a même telle page exceptionnellement remarquable : ce qui a trait à l'enfer et à la damnation atteint à une véritable grandeur. Mais, je l'avoue, il m'est impossible de suivre l'auteur dans ses considérations nouvelles sur la hiérarchie animale, et je me sépare complétement de lui lorsqu'il donne son approbation aux singulières élucubrations de Michel de Figanières. Notre intention, ici, n'est pas de repousser en bloc les idées développées par cet extatique, remarquable sous plus d'un rapport, mais de prémunir le lecteur contre un système plus spécieux que réel.

Je regrette donc sincèrement que le directeur et le rédacteur principal de la *Vérité* aient laissé passer de telles théories sans faire expressément leurs réserves; je le regrette d'autant plus qu'elles ont été démenties par les communications des Esprits autant que par la raison. C'est ici le cas de rappeler la belle instruction donnée par Allan Kardec, dans le numéro d'avril dernier de la *Revue spirite*, relativement à l'*Autorité de la doctrine spirite* et au *Contrôle universel de l'enseignement des Esprits.*

***

« M. H. Delaage, nommé dans un article que nous avons emprunté au *Nord*, et classé parmi les spirites par le rédacteur de ce journal, proteste par les lignes suivantes :

« *A Monsieur le directeur du* Petit-Journal.

» Monsieur,

» Je ne suis pas plus spirite que Socrate n'était platonicien, mes livres sur la vie future ayant été publiés avant la naissance du Spiritisme.

« Je repousse de plus la doctrine spirite, parce que ses apôtres, non contents de travestir *niaisement* mes convictions sur l'état des âmes après la mort, se sont posés en adversaires déclarés de la tradition catholique, à laquelle je reste et resterai attaché par toutes les fibres du cœur jusqu'au grand jour du triomphe de la mort.

« HENRI DELAAGE. »

Petit-Journal du mardi, 12 juillet 1864.

M. Henri Delaage est bien bon, en vérité, de tant se défendre d'être spirite; chacun sait bien qu'il ne l'est pas et qu'il ne possède aucune des qualités requises pour être médium; nous savons, il est vrai, qu'à plusieurs reprises il a essayé de faire, à volonté, le *froid* et le *chaud*, et de provoquer des manifestations excentriques, mais nous savons également que le succès n'a jamais couronné ses désirs.

M. Henri Delaage est un charmant causeur, un compagnon plein de verve et d'entrain, un homme d'*esprit*, en un mot; mais ce n'est pas une raison suffisante pour lui reconnaître le droit de se poser en chef de doctrine. M. Henri Delaage n'a jamais fondé de doctrine et ses livres n'ont certainement rien de radicalement nouveau. Soyons nets : il a puisé dans Jean Raynaud, Henri Martin, Ballanche, etc. le sommaire général de ses petits volumes; aussi, quand on l'entend se poser en *Socrate*, on peut bien se tourner vers M. Jules Clarétie et lui demander ce qu'il en pense. Mais passons.

***

Un écrivain que nul ne confondra avec M. Henri Delaage, un homme de lettres véritable, M. Mario Uchard, sans se poser en chef de doctrine, admet les principes qui font la base du Spiritisme. Pour s'en convaincre, il suffit de lire le passage suivant, extrait de sa *Comtesse Diane* :

« — En ce cas, vous n'admettez pas un monde surnaturel?

» — Au contraire, je l'admets formellement, car la raison est contrainte de reconnaître dans la nature des forces mystérieuses qu'elle ne peut définir. Dans l'ordre physique, nous constatons des fluides impondérables, invisibles, tels que l'aimantation, l'électricité, dont le principe nous échappe. Or, la nature a partout les mêmes lois; comme le règne minéral, le règne animal doit avoir des fluides, insaisissables encore pour nous ou mal analysés, tels que le magnétisme, resté jusqu'à ce jour à l'état de science rudimentaire.

« De là, docteur, à reconnaître qu'il existe une force surnaturelle que nous ne savons point évoquer, et à laquelle notre faible entendement prête le nom de Spiritisme : il n'y a qu'un pas! Que nous manque-t-il? La pile de Volta, qui nous mette en communication avec cette puissance métaphysique? »

Il est évident pour nous, que M. Mario Uchard, comme Victor Hugo, Vacquerie et bien d'autres, que l'*Avenir* citera ultérieurement, sont parfaitement d'accord avec nous, sur les principes de notre belle doctrine.

***

J'ai sous les yeux un opuscule dirigé contre nous par M. de Laincel, sous ce titre : *Les Diables démasqués.* Voici ce que nous écrit, à ce sujet, un de nos amis de Lyon :

« Une grande dame, de la haute aristocratie lyonnaise, alliée à plusieurs membres du haut clergé, très-connue à Lyon par ses opinions religieuses, et qui protégeait

toutes les congrégations, reçoit un jour de son directeur, R. P. jésuite de la rue Sala, ce pamphlet contre le Spiritisme. Le Révérend en attendait de merveilleux effets : faire rire sa dévote et richissime pénitente, et l'assurer à jamais contre les dangers d'une telle doctrine. Le succès répondit d'abord pleinement à son attente. Mme X... rit beaucoup à nos dépens, et trouvant tellement amusante la charge des ***livre des Esprits et des Médiums***, elle se dit : Puisque je me suis si amusée de ces citations, recourons aux ouvrages eux-mêmes, et je rirai bien davantage.

» Il est plus que probable que le pieux directeur de la dame ne fut pas consulté. Bref, elle achète les livres maudits, les parcourt avidement; mais loin de rire, comme elle s'y attendait, elle est frappée de cette haute philosophie, de cette sage morale et de l'espoir qu'elle met au cœur de chacun : elle lut et relut ces livres, puis s'essaya à évoquer, et sa fille, morte à 19 ans, qu'elle pleurait chaque jour, vint se manifester à sa mère et lui dicter des pages sublimes d'amour et de consolations.

» Mme X. fut bouleversée; elle en dit quelques mots à son confesseur, qui lui déclara nettement que c'était le ***diable*** qui avait pris la place de sa chère fille Anna... Mais alors Mme X, convaincue, ou peut-être inspirée par la présence effective de son enfant, lui répondit :

» — Non, Dieu ne pourrait tromper ainsi ; il ne le souffrirait pas ; si vous faites un Dieu pareil, prêt à se jouer du cœur d'une mère, et à permettre au *démon* de l'abuser de la sorte, votre Dieu n'est pas mon Dieu !... Mais vous le blasphémez, vous l'outragez... vous mentez...

» Jugez de la stupéfaction du Révérend.

» Comment ai-je su cela ? je puis en dire quelque chose. J'ai été désigné à Mme X., comme pouvant la guider dans ses nouvelles études et lui faire comprendre ce qu'elle ne sentirait pas. Cette dame m'a fait appeler et je lui ai parlé du Spiritisme avec les paroles que mes guides m'inspiraient... Tant il y a que les R. P. sont furieux d'autant plus... Mais non, je manquerais à la charité !

» Mme X.., enthousiasmée de sa nouvelle foi, voulait la proclamer sur les toits; c'est moi qui, à présent, retient son ardeur et lui conseille de la prudence et des ménagements envers sa famille et le monde.

» La leçon à tirer de ce récit est évidente. Dieu sait faire sortir du mal le bien; il se sert de tous, adversaires et railleurs, pour tourner les âmes comme il lui plaît.

» Quant à nous, Spirites, notre foi doit en être augmentée. Dieu nous protége; il veille sur notre doctrine dont il favorise l'extension, même par les moyens les plus opposés. L'étoile du Spiritisme est pareille à celle qui guida les mages au berceau de l'Enfant-Dieu, son éclat est déjà vif pour ceux qui ont les yeux ouverts; mais bientôt sa splendeur sera telle qu'elle rendra la vue aux aveugles. Bénissons-la ! bénissons celui qui nous l'envoie ! »

* * *

L'esprit d'équité pénètre, on peut le dire, partout, et, sauf de rares exceptions, porte une séve nouvelle au sein des institutions les plus caduques. Le chef de la religion de Mahomet vient d'en fournir un nouvel exemple.

« Sur la proposition de son grand vizir, une mesure extrêmement juste, qui met en relief les dispositions libérales du sultan, vient d'être décrétée par ce souverain.

» Il a décidé qu'à l'avenir vingt-quatre jeunes gens ***chrétiens***, choisis parmi la classe élevée et la classe moyenne, seraient admis aux écoles militaires de l'État, pour prendre rang, après leurs études, dans le corps des officiers.

» C'est comme vous le voyez, un pas décisif vers l'incorporation de l'élément chrétien à la troupe musulne, et, en procédant comme il le fait, le gouvernement parviendra peu à peu à faciliter la fusion d'une race restée jusqu'à ce jour dans une position inférieure vis-à-vis de la race Osmanlis. Pour maintenir la balance égale entre les chrétiens eux-mêmes, il a été décidé qu'ils seraient choisis dans le sein des communautés grecque, arménienne-unie et arméno-gregorienne. De tels actes méritent toute l'approbation de l'Europe. »

(***Patrie***).

* * *

La société Spirite de Paris a décidé, dans sa séance du 22 juillet dernier, que, pour cette année et par exception, ses vacances commenceraient le 1er août prochain pour finir le 1er octobre suivant.

La direction de l'*Avenir* fera tous ses efforts pendant cette période pour se tenir au courant de tout ce qui peut intéresser ses lecteurs et le public spirite.

MARIE ALIS.

CORRESPONDANCE

Paris, le 10 juillet.

Monsieur,

Permettez-moi de venir l'un des premiers saluer l'*Avenir* et lui adresser mes vœux de prospérité, non dans son intérêt, mais dans celui de l'humanité, qui a besoin de la multiplicité des phares pour marcher sûrement à la conquête du mieux.

Le drapeau qui porte dans ses plis : ***Hors la charité, pas de salut !*** ne doit pas être mis dans sa poche. Voilà pourquoi je vous adresse cette lettre d'adhésion, quoique je sache très-bien que vous n'en avez pas besoin, vous qui connaissez mes sentiments.

Je vous serre fraternellement la main,

H. BLED.

* * *

Paris, le 14 juillet 1864.

Monsieur,

Je vous remercie de l'envoi du premier numéro du journal l'*Avenir*, dont vous êtes le directeur-gérant.

J'ai envoyé ce premier numéro à nos amis spirites de Chauny.

Je m'associe de grand cœur à l'œuvre que vous entreprenez, et fais des vœux bien sincères pour sa réussite, qui me paraît certaine, en présence des progrès que fait notre si douce et si sublime croyance.

A. C.

* * *

Laval, le 19 juillet 1864.

Cher Monsieur,

Hier, à Angers, j'ai reçu votre premier numéro de l'*Avenir*; je l'ai trouvé si attrayant que je l'ai lu à tous nos amis d'Angers, qui en ont été très-satisfaits.

. . . .

J'espère que le succès couronnera votre entreprise; il fallait à Paris un organe de publicité spirite; il y a longtemps que j'en avais compris l'urgence ; aussi, ai-je appris avec une très-grande satisfaction la création de votre journal, et je ne suis pas le seul à penser ainsi....

Agréez, etc.

ALEXANDRE DELORME.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.